

ALICE  
FERNEY

DEUX  
INNOCENTS

ROMAN



*ACTES SUD*

## Le point de vue des éditeurs

Claire enseigne à L'Embellie, établissement associatif où l'on tente de mettre sur les rails de la vie active des jeunes gens en grande difficulté. Débordant de foi dans les pouvoirs de la bonté, elle s'épanouit au contact de ces élèves vulnérables. Mais avec l'arrivée au sein de sa classe du jeune Gabriel Noblet, Claire *tombe dans une histoire* aux conséquences irréparables.

Qu'est-ce que l'innocence ? Est-on, pour se défendre, mieux armé de s'imaginer coupable ? Combien existe-t-il de manières de raconter une même histoire ?

Sur les effets du soupçon et le poids du silence, *Deux innocents* explore les moindres faux plis du malentendu et de la fatalité. Où, face à l'engrenage qui se met en mouvement sous ses yeux, le lecteur partage comme en miroir la stupeur et le vertige du personnage. Avec une précision et une fluidité narrative captivantes, Alice Ferney signe le grand roman moderne du déni de tendresse.

*Toute l'œuvre d'Alice Ferney est disponible chez Actes Sud, notamment : L'Élégance des veuves (1995, adapté en 2016 pour le cinéma par Tran Anh Hung sous le titre Éternité), La Conversation amoureuse (2000), Cherchez la femme (2013), Les Bourgeois (2017 ; prix Historia du roman historique) et L'Intimité (2020).*

**ACTES SUD**

[www.actes-sud.fr](http://www.actes-sud.fr)

## DEUX INNOCENTS

“Domaine français”

## DU MÊME AUTEUR

*LE VENTRE DE LA FÉE*, Actes Sud, 1993 ; Babel n° 1387.

*L'ÉLÉGANCE DES VEUVES*, Actes Sud, 1995 ; Babel n° 280.

*GRÂCE ET DÉNUEMENT*, Actes Sud, 1997 (prix Culture et bibliothèques pour tous) ; Babel n° 439.

*LA CONVERSATION AMOUREUSE*, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 567.

*DANS LA GUERRE*, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 714.

*LES AUTRES*, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 857.

*PARADIS CONJUGAL*, Albin Michel, 2008 ; Babel n° 990.

*PASSÉ SOUS SILENCE*, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1126.

*CHERCHEZ LA FEMME*, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1276.

*LE RÈGNE DU VIVANT*, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1427.

*LES BOURGEOIS*, Actes Sud, 2017 (prix *Historia* du roman historique) ; Babel n° 1662.

*L'INTIMITÉ*, Actes Sud, 2020 ; Babel n° 1815.

ALICE FERNEY

# Deux innocents

roman

*ACTES SUD*



*À Topie.*





*D'abord le verdict, ensuite le procès.*

JOHN MAXWELL COETZEE, *Disgrâce*.

*Dites-moi que vous savez qu'on ne voit bien  
qu'avec le cœur, que nous sommes maintenant  
dans le trou noir des apparences et de la laideur,  
mais que la vérité, dans sa simplicité,  
reviendra avec le soleil.*

GABRIELLE RUSSIER,  
*Lettres de prison – à ses parents.*



I

L'ESPRIT



Il est le seul nouveau de cette rentrée 2018 à L'Embellie. Il s'appelle Gabriel Noblet. Il a dix-sept ans. Ses parents sont venus en catastrophe à la fin de l'été l'inscrire dans cet établissement, assez proche de leur domicile et qui a bonne réputation. Lorsqu'elle a signé le dernier document (après celui des repas à la cantine, il restait le formulaire relatif au droit à l'image), Mme Noblet a pleuré de soulagement. Elle s'est reprise aussitôt. Pardonnez-moi, je me suis fait tellement de souci. La compréhension qu'elle a rencontrée l'a rassurée, la sobriété aussi. Peu de mots mais choisis, voilà décidément la meilleure attitude, celle qu'elle adopte, et celle que chez les autres elle préfère. Elle est maintenant pleine d'espoir en franchissant le large portail ouvert (deux portes métalliques peintes en bleu) pour accompagner son fils dans la cour où la directrice et quelques professeurs accueillent les élèves. Tous se connaissent depuis au moins une année, parfois deux ; joyeuses et bruyantes, leurs retrouvailles sont des ébats. Deux jeunes filles s'applaudissent mutuellement avec des rires enfantins. Tu es très jolie, dit l'une. Je suis très jolie ? Merci, toi aussi tu es jolie, répond l'autre en portant sa main à la barrette qui

retient sa mèche. Un geste de timidité et de gentille minauderie mêlées, qu'elle répète souvent, et que son amie, chaque fois, suit des yeux, admirative. À l'écart des autres, deux solides garçons s'étreignent en exprimant leur joie puis miment un combat de lutteurs (comme si les vacances l'avaient interrompu et qu'avec entrain ils le reprenaient), sans se toucher, dans une chorégraphie de gestes amples et pacifiques. Leurs bras font mine de frapper un coup mais passent au ras des cheveux, suivent des arcs de cercle qui, sur le fond de l'air, s'élèvent avec la solennité d'une danse rituelle. Gabriel les regarde puis tourne la tête vers un groupe plus fourni qui entonne un refrain de Céline Dion. *J'irai chercher ton cœur si tu l'emportes ailleurs. Je te jetterai des sorts pour que tu m'aimes encore ! Pour que tu m'aimes encore !* Les visages se renversent vers le ciel, les bouches hurlent à tue-tête, ouvertes comme pour boire une pluie, puis le mouvement s'inverse, les corps se recroquevillent autour d'un éclat de rire ancré en plein ventre. Un des garçons se frappe les cuisses, les autres à leur tour l'imitent tandis que les filles lèvent les bras en criant victoire. Ouaiiaiaiais ! À quelques pas, les adultes présents – parents et enseignants – ne songent pas à réclamer du silence, réjouis par cette rigolade sans partage. Les jeunes ont besoin de prendre confiance en eux, il faut les laisser s'extérioriser, ils s'expriment et pour certains c'est un acquis récent dont l'équipe pédagogique se félicite. Gabriel reste en retrait, Mme Noblet attend avec lui, à intermittence elle cherche son regard, pose la main sur son bras, la retire, la remet. Bonjour madame, bonjour Gabriel, bienvenue à L'Embellie, dit Annick Joyeux dès qu'elle les aperçoit.

Mme Noblet serre la main de cette directrice d'établissement si compétente. L'adolescent inquiet ne répond pas. Tu es très élégant dis-moi ! poursuit la professionnelle. Le jeune homme porte un costume bleu roi et une cravate assortie qui tranche sur une chemise d'un blanc immaculé ; ses cheveux coupés très court laissent voir que sa nuque forte et charnue a instantanément rougi. Mon chéri, tu reconnais Mme Joyeux ? demande la mère. Le garçon acquiesce sans parler et sans cesser de regarder ses pieds, la tête un peu penchée sur le côté, torturé par la timidité. Deux jours plus tôt, il a visité les locaux silencieux et vides, maintenant il ne connaît personne. Faut pas avoir peur, dit-il, pas avoir peur. Non, il ne faut pas avoir peur, tout va bien se passer, assure Mme Joyeux. Elle le dit autant au fils qu'à la mère et vraiment elle ignore qu'elle fait peut-être une promesse intenable. Escortés par les enseignants, les jeunes disparaissent à l'intérieur de la haute meulière qui accueille l'association, dans cette banlieue autrefois ouvrière devenue résidentielle. Quelques parents discutent en se dirigeant vers la rue. Tu viens avec moi, Gabriel ? Sans attendre une réponse, la directrice entraîne par la main le nouvel élève, qui se retourne pour faire à sa mère un signe d'au revoir. Hésitante, émue, raide comme une épée, Mme Noblet regarde son fils s'éloigner. Un peu plus tard, assise dans sa voiture avant de démarrer, elle sort son téléphone portable et appelle son mari qu'elle veut tenir au courant. Gabriel est en classe, souffle-t-elle, exténuée. Tu es contente, tout va bien ? a dû demander l'époux. Oui, murmure Geneviève Noblet. À ce soir, dit-elle. Et toute seule dans l'habitable, avant de mettre le contact,

immobile, pensive, elle semble mesurer à la fois sa souffrance et sa chance. L'Embellie est un établissement de petite taille, un externat qui n'accueille que trente-cinq jeunes entre quatorze et vingt ans, les places sont rares.

## 2

Ainsi, le lundi 3 septembre à dix heures du matin, Gabriel Noblet rejoint-il la classe de Mme Bodin. Avant cette date, qu'il faut garder en mémoire, le jeune homme n'a jamais rencontré cette femme – qui comptera pour lui et dont il affectera l'existence. Chaque semaine il aura ce même cours avec elle, jusqu'à midi, doublé d'une autre séance le jeudi matin, avec elle également. Un module annuel de quatre heures hebdomadaires. *Secrétariat et administration* est un enseignement réservé aux élèves les plus capables. Ils y reçoivent une formation pratique qui les aidera à s'insérer en trouvant du travail. Quelques jours avant la rentrée, au moment de choisir ensemble une orientation pour Gabriel, Mme Noblet et Mme Joyeux font le pari que le jeune homme accrochera. Je suis certaine qu'il en tirera profit, murmure Geneviève Noblet à son mari – un homme effacé qui n'a pas dit un mot. Elle serre contre sa poitrine l'emploi du temps de leur fils, les noms des enseignants responsables et les horaires des permanences (le lundi et le jeudi de dix-sept à dix-neuf heures). Le couple est pour la seconde fois assis dans le bureau de la directrice. Les professeurs sont là pour vous recevoir et vous écouter, répète Mme Joyeux, n'hésitez pas à les solliciter.



Très consciencieuse, la chef d'établissement récapitule une dernière fois : le vendredi est consacré à l'éducation physique et sportive qui inclut la psychomotricité et l'orthophonie. Le cours de français est obligatoire pour tous les élèves. Parallèlement aux méthodes administratives, votre fils suivra un atelier d'informatique. Avez-vous des questions ? Est-ce que cela vous semble convenir ? Tout est parfait vraiment, assure Geneviève Noblet. Elle paraît réfléchir à quelque chose et ajoute – c'est le mot informatique qui l'y a fait penser : Je dois vous dire que l'ordinateur attire énormément Gabriel, il est fasciné par les nouvelles technologies, on peut même dire enchaîné, il dort avec son téléphone portable. Comme beaucoup de jeunes aujourd'hui, remarque Mme Joyeux, toujours soucieuse de dédramatiser. C'est vrai, murmure Geneviève Noblet, mais si je peux me permettre un conseil, ne lui donnez pas votre numéro, il vous submergerait de SMS. La directrice acquiesce. Vous pouvez compter sur ma discrétion, conclut-elle, nous ferons notre maximum pour stimuler Gabriel. Le visage maternel s'éclaire et se détend. Stimuler est le mot-clef, le mot d'ordre. Qui ne doit pas faire oublier les autres : encourager, rassurer, accompagner. Mme Joyeux emploie parfois le verbe "booster". Elle veut booster ses jeunes. Merci, disent les Noblet en se levant. Mme Joyeux est satisfaite elle aussi. Le premier entretien à la fin du mois d'août semble avoir scellé quelque chose de positif qui se confirme – il est vrai qu'un secret a fait lien. Les deux femmes s'entendent bien, elles conversent sur la même longueur d'onde, avec distance et placidité, laconisme et neutralité, ce qu'elles appellent de la tenue. Contenir l'émotion

est une nécessité à laquelle l'une et l'autre s'emploient avec conviction. Fluette sans être maigre ni nerveuse, Geneviève Noblet est déterminée à ne pas se laisser abattre. Elle apprécie la solidité et la réserve d'Annick Joyeux, sérieuse et efficace à la tête d'une maison qui accueille les difficultés. Toutes deux s'expriment peu. À l'inverse de Claire Bodin qui s'apprête à entrer en scène – à tomber dans une histoire –, immédiatement expressive, grande et gironde, voluptueuse parce qu'elle accepte son poids et son volume sans se soumettre aux obsessions féminines contemporaines – un signal inaperçu d'une liberté, d'un détachement, d'un écart avec le monde et en même temps d'une résignation à être celle qu'elle est, comme elle est, où elle est.

Maintenant la directrice passe le témoin, elle s'arrête au milieu du couloir avec le nouveau qu'elle a accompagné jusqu'à sa classe : Claire, je vous présente Gabriel qui assistera à votre cours cette année. Mme Joyeux n'ajoute rien d'autre. Elle sait combien les familles apprécient l'attention qu'elle prête à la confidentialité. Ce qui se dit dans son bureau pendant la procédure d'inscription n'est pas transmis aux enseignants. Bonjour Gabriel, entre, dit Claire Bodin, avec un sourire qui invite à se sentir à l'aise. Sa main se pose sur l'épaule de l'adolescent et le pousse gentiment dans la salle. Ne reste pas au fond, va t'asseoir devant avec les autres, n'aie pas peur. D'une démarche lourde et balancée, la tête et les épaules basses, toujours regardant ses pieds, Gabriel obéit. Annick Joyeux a regagné son bureau.

Tout le monde est entré. Mme Bodin referme la porte derrière elle. À grand bruit de chaises tirées sur le sol et de sac à dos jetés sur les tables, ses huit élèves s'installent. Pour améliorer l'encadrement individuel, l'effectif complet a été divisé en deux groupes, l'un du matin, l'autre de l'après-midi, avec qui le même programme sera abordé. L'ambiance est à la gaieté. Les deux jeunes filles qui se complimentaient dans la cour sont assises l'une à côté de l'autre : Louise et Lucie. Ah ! Mes pipelettes préférées sont ensemble ! plaisante Claire Bodin qui connaît chaque élève personnellement. Eux aussi bien sûr sont familiers de leur professeur, certains l'appellent par son prénom, Claire leur laisse le choix. Bonjour Claire ! Bonjour madame Claire ! Bonjour madame. Mme Bodin est très aimée, sa sollicitude rassure les jeunes et favorise leur réussite. Dans sa classe, il n'est pas rare que des empêchements se dénouent, que s'allègent des pesanteurs oppressantes. De nombreux parents en remercient chaque année l'enseignante. Au moins je sers à quelque chose, dit Claire lorsqu'elle parle de L'Embellie, ce qui est assez rare, ou lorsque sa famille déplore qu'elle y soit si mal payée, ce qui est exact. Treize euros de l'heure pour un travail qui demande de la finesse et des compétences pédagogiques spécialisées, on peut légitimement penser que c'est limite, dit souvent son frère, Jean. Les associations n'ont pas d'argent, plaide Claire. Elle l'accepte, la valeur de ce qu'elle fait est purement humaine, elle n'attend pas de gratification sociale ou économique. Si c'était le cas, elle travaillerait ailleurs.

Bonjour ! dit-elle à la classe. Sa voix exprime le plaisir de retrouver ses élèves. À ceux qui l'ont saluée,

elle s'adresse nommément. Bonjour Louise et Lucie (les deux amies inséparables), bonjour Arthur. Elle est debout derrière une grande table, qui pourrait servir à la cantine et qui fait ici office de bureau. Il n'y a pas d'estrade, l'enseignante est à la même hauteur que ses élèves installés en demi-cercle, elle ne fera pas un cours magistral. Leur attention est flottante et leur capacité de concentration trop intermittente pour cela. Plutôt que les contraindre à une écoute improbable, elle les aide à participer. Parler, écrire, dessiner, mimer, il faut les solliciter par l'action. Rien n'est plus facile : tout geste les mobilise en entier. Vous avez pris des belles couleurs, crie la jeune Sarah en remettant en place son éternel serre-tête. J'ai pris de belles couleurs ? Oui tu as raison ! dit Claire. Et toi aussi ? Oui moi aussi j'ai pris de belles couleurs, dit Sarah. La jeune fille se met debout, redresse le menton et fait pivoter son visage, les yeux clos, offert à l'admiration de ses camarades. Le bout de sa langue sort de sa bouche ouverte sur un rire de bonheur. C'est bien, Sarah, tu peux t'asseoir maintenant, dit Claire, avant de reprendre son bref discours d'accueil. J'espère que vous avez tous passé de bonnes vacances, que vous êtes reposés et prêts pour bien travailler cette année. Elle voudrait qu'ils captent le défi, l'objectif et l'espoir dans le ton dynamique de leur professeur. Comme l'année dernière, s'écrie Louise. Et sans trop bavarder, ajoute Claire d'un air entendu. La jeune Louise pouffe de rire, elle a très bien compris. Je suis bavarde ! rit-elle en prenant la main de Lucie, sa complice. Plusieurs chaises raclent par terre. Martin, le plus âgé de tous – vingt ans en décembre –, se balance d'avant en arrière en se pinçant la peau

du cou avec le pouce et l'index. Il regarde par la fenêtre les branches du cèdre centenaire, ornement majestueux qui ombrage la cour. Est-ce que tout le monde est bien installé maintenant ? demande Claire. Martin, tu m'écoutes ? Le jeune homme se redresse. Claire lui adresse un signe de remerciement ; ce garçon l'émeut, si inquiet, si embarrassé de son corps trapu, avec sa tache de naissance sur la tempe qu'elle aperçoit sous les cheveux blonds presque rasés. Commençons par une bonne nouvelle. Vous l'avez remarqué, nous accueillons un élève. Je vous présente Gabriel, dit-elle en se tournant vers l'intéressé. Nous te souhaitons la bienvenue dans la classe. Bonjour Gabriel ! s'écrient les jeunes. Bonjour Gab ! lance Louise, qui se singularise volontiers. Les rires fusent. Gabriel reste timide, tout rouge, les yeux fixés par terre, la main venant et revenant toucher sa bouche, dans un geste parasite que le jeune homme ne maîtrise pas. Qui se rappelle son arrivée à L'Embellie ? demande Claire. Qui se rappelle comme il est difficile d'être nouveau ? Tous lèvent la main. Alors je vous fais confiance pour vous montrer rassurants ? Oui ! répond un chœur de voix. Claire ne doute pas que cette promesse sera respectée. Ils sont gentils ! déclare-t-elle souvent à propos de ses élèves et c'est, en ce qui la concerne, le compliment suprême.

Si nous parlions un peu de vos vacances, propose-t-elle. Avez-vous envie de raconter quelque chose ? Est-ce qu'il y a dans votre tête – elle emploie ce mot plutôt que celui d'esprit ou de mémoire qui est moins concret – une chose que vous voudriez partager avec les autres ? Oui, dit aussitôt Louise,

je voudrais raconter que j'ai caressé des chevaux. Magnifique ! dit l'enseignante, as-tu aimé les chevaux ? Oui ! s'exclame la jeune fille. Leur mu-mu-museau est très doux, dit-elle avec difficulté. Ses lèvres s'avancent en cul-de-poule, ses yeux noirs regardent ses camarades avec une volonté farouche, elle est toujours furieuse lorsque le bégaiement la reprend. Tu peux dire "leurs naseaux", précise Claire, les chevaux ont des naseaux. Tu t'en souviendras ? Louise opine de la tête à la manière d'un cheval. Et ils ont une crinière, dit-elle. Le silence de la classe enveloppe cette déclaration. Chacun se représente peut-être cette fameuse crinière. Louise se tait. Quelqu'un d'autre veut raconter un événement ou un moment de son été ? demande à nouveau Claire. J'ai pris le TGV, dit Sarah, et mon vélo est venu avec moi. J'ai mis mon vélo dans le TGV ! s'émerveille-t-elle en faisant une grimace. La classe s'esclaffe. Sarah rit en se cachant le visage dans les mains. Toute sa gaieté et son embarras s'expriment dans ce geste adorable et doux. L'expression de Claire s'attendrit. La fragilité est touchante, la sensibilité dépasse l'intelligence : Mme Bodin est pascalienne sans le savoir. On ne voit bien qu'avec le cœur, elle en est sûre et l'apprend à ses élèves. Chaque année, elle lit avec eux le livre de Saint-Exupéry. Ils adorent, dit-elle à son mari quand elle lui raconte ce qu'elle fait avec eux.

Le cœur est leur organe dominant : avide à la mesure des limites de leur raison. C'est lui d'abord que Claire doit fortifier. La relation de sympathie qu'elle construit avec ses élèves est le point d'appui de leur développement personnel et de leurs

résultats. Pour la moindre des réalisations, pour un minuscule accomplissement, ils doivent se battre avec eux-mêmes, elle sait que sa bienveillance les exhause. Plus que tout, elle écoute. Elle témoigne un intérêt exagérément marqué. Je suis allé à la piscine municipale et j'ai plongé de tout en haut d'un plongeoir, lance Arthur d'une voix forte. C'était difficile ? demande Claire. Très difficile, dit Arthur en redressant le menton. Il s'interrompt un long moment, cherche sa phrase, ou l'image qu'il se rappelle. Je voyais le fond de la piscine, dit-il. Tu avais peur de te cogner au fond ? murmure Claire. Nan, dit Arthur, j'avais peur qu'on me regarde tout là-haut et qu'on se moque de moi. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé ! dit Claire. Nan ! rigole Arthur. J'ai fait un énorme plouf ! La classe s'amuse en mimant des baigneurs éclaboussés par le gros plouf. Le visage d'Arthur se rembrunit – toujours la crainte d'être moqué. Claire le rassure : Nous sommes impressionnés. N'est-ce pas ? demande-t-elle aux élèves qui acquiescent. Arthur redresse le menton, fier et content. Pourquoi n'aurait-il pas d'amour-propre ? Il a toutes les raisons d'en avoir plus que n'importe qui, lui qui ne s'accepte pas comme il est et qui connaît son histoire : abandonné à la naissance pour ce qu'il apportait de difficulté, adopté ensuite. Il a confié ce secret à Mme Bodin, parce qu'elle est gentille et qu'elle sait voir le véritable Arthur. Claire le félicite : Merci Arthur, ton histoire de piscine plaît à tout le monde et, tu vois, plus personne n'ose parler après toi ! Comme pour le confirmer, quelques élèves applaudissent. Arthur se recoiffe avec la main, replace sa mèche en arrière, puis colle son poing contre sa bouche, à la fois ravi et gêné. La classe est

détendue. Les péripéties et les plaisirs des vacances sont un bon sujet. Claire observe Gabriel. Il ne rit pas avec les autres, il est encore sur la réserve, avant de s'acclimater. L'enseignante a l'habitude. L'expérience lui a prouvé que la cordialité et la gaieté font des miracles. Les plus timides se détendent. Il faut laisser voir sa joie d'être là, comme une perche la tendre aux plus désemparés. Bien sûr l'équanimité est requise, tout mouvement d'humeur, toute colère ou emportement brise le fil de la confiance. Mais au prix de cette attention, dans une indulgence non pas vexante mais invisible – comme une évidence –, celui qui enseigne est aussi celui qui apprend le plus : la patience devant ce qui est, la joie de transmettre, la puissance que recèle l'être le plus vulnérable.

### 3

Pour une femme de son âge, qui déploie la première année de sa cinquantaine, Claire Bodin parle d'une façon juvénile. Elle n'a jamais fumé, sa voix est très haut placée, une voix qui vient du nez, presque idiote, enfantine à tout le moins : une voix qui ne peut pas faire peur. Parfaite pour le job, a dû penser l'ancienne directrice lorsqu'elle a recruté Claire, qui avait alors quarante-cinq ans. Vous ne faites pas du tout votre âge ! s'est-elle exclamée en l'accueillant pour un entretien. Ce n'est pas la première fois que Claire Bodin entend cette remarque, elle la prend toujours comme un compliment.

Au printemps de l'année 2012, Claire a rédigé des lettres de candidature spontanée à l'intention



de plusieurs associations autour de chez elle. Elle y joint alors son curriculum vitæ et se propose pour d'éventuelles tâches administratives. L'Embellie, établissement médico-professionnel, la contacte. Mme Bodin est reçue, elle plaît. Conquise par le naturel agréable de cette postulante, la directrice lui soumet l'idée de créer un module d'enseignement en secrétariat et bureautique. Ce n'est pas le projet initial, mais Claire est immédiatement tentée. Son fils entrera dès septembre au cours préparatoire, elle souhaite reprendre une activité tout en gardant beaucoup de liberté pour s'occuper de lui. Elle se renseigne sur l'institution ; elle n'a jamais entendu parler de L'Embellie dont elle découvre les ramifications sur tout le territoire. L'association intervient dans les domaines de la prévention et de la protection de l'enfance et de la famille, de l'accompagnement des personnes en situation de handicap et des personnes âgées dépendantes. Ces priorités touchent Claire. Le projet associatif la séduit. Elle en discute avec son mari. Accueillir, aider, ne pas juger, inclure, elle s'y retrouve. Les difficultés, les retards, les handicaps n'enlèvent rien au droit de mener sa vie de la façon la plus autonome possible. Même la laïcité mise en avant par le comité d'administration lui semble une bonne chose alors qu'elle est une catholique active dans sa paroisse. L'idéal chrétien et sa vertu de charité ne sont pas sans rejoindre l'ambition républicaine d'égalité et de fraternité. Claire Bodin accepte le défi.

Elle est recrutée à la fois pour son parcours professionnel – elle a été longtemps l'assistante personnelle de deux entrepreneurs assez réputés – et

pour sa personnalité saine et sympathique. Chaleureuse, ostensiblement enthousiaste, elle est de ces personnes qui ont plus confiance dans le succès des autres que dans le leur, et cette caractéristique saute aux yeux. Une femme qui parle comme une toute jeune fille, qui n'est pas assurée mais qui rassure, qui enveloppe et reconforte : ce paradoxe a de quoi ravir et s'adapte comme un gant à l'ambition de L'Embellie. La directrice d'alors ne s'y trompe pas, elle propose à Claire une formation de six mois suivie d'un CDD. Vous n'avez jamais enseigné et ces jeunes réclament un savoir-faire spécifique, explique-t-elle. Claire est contente et prête à travailler. Une bonne collaboration se met en place, une période s'ouvre de découvertes et de rencontres. L'enseignante novice apprend facilement à entrer en relation avec ses élèves dont la différence constitue pour elle une motivation supplémentaire. Ils sont souvent regardés de travers, ils importunent certains, l'école inclusive les accepte difficilement, qu'à cela ne tienne, Claire donne son énergie, sa gaieté, son affection et ses connaissances. Elle fait désormais partie des initiés. Son module est construit, elle regorge d'idées pour intéresser "ses" jeunes.

Au milieu d'eux, elle en fera l'aveu si chargé de signification, elle se sent intelligente et elle l'est. Elle sait presque naturellement accepter les êtres hors norme, les états de conscience à la marge, les malchanceux de toutes les loteries, qu'elles soient géographiques, sociales, génétiques. Ils suggèrent d'autres voies, mettent en avant d'autres priorités, dynamisent d'autres valeurs. Ils secouent l'ordonnance du monde, désignent une seconde porte à la

cohorte des gens dont les qualités et le mode de vie sont centrés. Claire appartient à ce troupeau majoritaire des apparents *normaux* dont les compétitions l'effraient (l'ont toujours effrayée), ses élèves lui font du bien. Avec eux, pas de faux-semblant, la vérité brille, vérité des émotions et des relations comme ils les ressentent. Ils disent tout, ils n'ont pas de filtre, ils sont vrais. Des âmes de cristal, dit-on, les derniers innocents. Ils ne donnent et ne demandent que de l'amour, ils dépendent entièrement de lui, dit Claire, ils m'apportent une sagesse que je voudrais leur rendre au centuple.

Elle réussit. Souvent elle pense : il n'est pas de perdant qui ne puisse gagner quelque chose, il n'est pas de défaite sans sa grandeur. Nous ne savons pas comment vous dire merci, soufflent nombre de parents. Vous êtes gentils ! s'exclame Claire. Ou bien : Je suis tellement contente pour lui (ou pour elle). Rien de triomphant en elle. Il lui arrive de surjouer la joie, jamais de se prendre au sérieux. Son sourire reste humble. Il semble qu'aucun compliment ne comble le déficit de confiance, ne corrige l'image négative qu'elle a d'elle-même – au plus secret. À sa façon, Claire Bodin prouve que l'on peut être fragile et vaillante. Quelle est sa martingale pour cette avancée de funambule ? Se fixer sur le présent ? Ne pas se plaire à l'introspection ? Penser aux autres ? Ameuser son ambition ? Se contenter de ce qu'on a ? C'est tout cela ensemble. Pour ne pas explorer les grands territoires de la mélancolie : ne pas espérer trop, ne pas demander trop. Elle n'aspire pas à des choses qu'elle juge d'emblée irréalisables.

Bien au-delà de ses sourires, dans ces espaces mentaux que n'atteignent ni la mémoire ni la conscience, il faut le dire, cette femme est un paquet de nerfs. L'expérience de l'échec a logé en elle une intranquillité que la maturité n'a pas apaisée. Cette fêlure est invisible, la victime elle-même semble l'ignorer ou fait mine de l'ignorer. Hormis les ongles rongés, aucune manifestation de cette inquiétude enfouie ou des blessures qui en furent cause. Claire Bodin se montre joyeuse et s'émerveille avec élan. Tout lui semble ardu et inaccessible mais, de façon étonnante, l'anxiété est convertie en jovialité exubérante. Je pense à vous donc je ne pense pas à moi. En somme, on peut l'imaginer, Claire exprime aux autres sa reconnaissance pour la diversion qu'ils représentent. Les autres vous arrachent à vous-même et ce faisant vous sauvent. Elle les accueille avec bonté, la même qu'elle espère en retour. À ses yeux, l'échange de sollicitude est primordial, il ne souffre aucune exception. L'indifférence ou l'hostilité suscitent sa colère. Claire Bodin s'impose et impose la gentillesse. À L'Embellie, cette qualité fait merveille.

Lorsque l'ancienne directrice atteint l'âge de la retraite, Annick Joyeux la remplace. Et justement, l'échange de sollicitude ne s'installe pas. Mme Joyeux est directrice d'établissement et n'essaie pas d'être affectueuse, l'efficacité exige parfois le contraire. Elle n'est pas antipathique, elle est neutre et pondérée. Elle est molle, pense Claire, ou alors elle n'aime pas son métier. Le dissentiment est presque immédiat : l'enseignante prend en grippe la nouvelle arrivante et cette inimitié est réciproque. Annick Joyeux et Claire Bodin ne sont pas faites

pour s'entendre. Elles ont le même âge, des physiologies et des tempéraments opposés, deux personnalités qui au contact l'une de l'autre se hérissent. Peut-être Annick Joyeux se méfie-t-elle des excès de gaieté, de la gentillesse et des relations affectives à l'école. Il est possible qu'elle juge son enseignante trop libérée, trop satisfaite de sa façon de travailler : pas assez soumise et obéissante. Claire Bodin n'en a pas idée. Quand l'ancienneté vous donne la première place et la hiérarchie la seconde, il faut être plus habile qu'elle ne l'est. Or Claire ne prend pas conscience de cette situation. Adorée de ses élèves et remerciée par leurs parents, elle ne change pas un iota dans ses manières. Sa spontanéité passe pour de l'insoumission, son enthousiasme pour de l'assurance. D'emblée Mme Joyeux montre pourtant qu'elle entend régenter, qu'elle n'a envie ni de rire ni de parler, et que son style est différent. Claire ne songe pas à s'adapter. Elle agit à sa guise, ne m'écoute pas, pense Annick Joyeux sans le dire, tandis que de son côté Claire a des jugements : la nouvelle chef d'établissement est un peu sournoise, secrète en tout cas, qui commande sans partager ni l'information, ni le questionnement, ni l'ambition, ni le succès. Elle est certes compétente mais piètre animatrice d'équipe, jamais encourageante ni passionnée. C'est une peste, incapable de se réjouir ou de complimenter, de dire merci ou bravo. Je me demande ce qu'elle fait à L'Embellie, elle serait mieux à diriger le lycée Henri-IV !

Entre les deux femmes, la méfiance s'installe, une hostilité sans véritable objet. Le cœur de Claire n'est pas cuirassé, il luit tout nu devant autrui,

il parle tout haut, il a besoin qu'on lui réponde. Mme Joyeux ne répond pas. Son expression contenue rebute l'enseignante. Que pense la directrice ? Que veut-elle ? Que manigance-t-elle ? Elle finit par vous rendre paranoïaque. Personne n'est jamais mis au courant, chacun travaille dans son coin, c'est idiot. Cette femme a le chic pour tuer le plaisir. Quand je suis avec elle, j'ai l'impression que sourire ou me montrer sympathique est une faute professionnelle. Elle ne m'aime pas et elle n'est pas aimable, raconte Claire à son mari.

Pour autant, il n'est pas question de quitter L'Embellie. Claire n'y pense pas une seconde. Ici, elle est utile, elle s'est mise volontairement au service des élèves, c'est pour leur apporter quelque chose, elle ne peut disparaître alors qu'elle y réussit. D'ailleurs les jeunes ne comprendraient pas, elle leur manquerait, ils seraient malheureux. Elle en est convaincue. Elle ne lâchera pas sa classe à cause d'une antipathie sans importance. La supposée fausseté d'Annick Joyeux, son côté figé et impersonnel, ne pèsent pas lourd face à la joie des élèves ou à la reconnaissance des parents. Fixée dans le présent, toute à la tâche, Claire Bodin n' imagine pas que ces parents brûlés, cette directrice vipérine, ces collègues lassés pourraient ensemble lui faire du mal. Comment l'imaginer quand on est sûr de ne pas le mériter ?

#### 4

Si lisibles soient-ils, les signes avant-coureurs passent inaperçus à celui qui ne veut pas les lire, et

c'est seulement dans l'avenir qu'ils lui apparaissent pour ce qu'ils étaient : des avertissements qu'il eût fallu prendre au sérieux. Un incident ne tarde pas à opposer Claire à la nouvelle directrice. Il révèle la préoccupation de l'école telle que la conçoit Annick Joyeux. La satisfaction des parents est l'objectif prioritaire auquel elle soumet ses enseignants. Alertée à tort ou à raison, inquiète de déplaire aux familles, elle n'est pas une alliée inconditionnelle du professeur. Est-elle carrément une ennemie ? Non, pourquoi le serait-elle, Claire n'envisage pas cette éventualité. D'ailleurs qu'envisage-t-elle ? Rien. Réfléchir n'est pas d'un intérêt immédiat. Après six ans à L'Embellie, Mme Bodin a pris ses marques, limite ses contacts avec la direction, fait ses cours et ses heures de permanence, puis rentre chez elle. Son existence ainsi organisée lui plaît, elle n'en demande pas plus. Elle profite de toutes les vacances scolaires, chose fondamentale sur laquelle elle ne voudrait rien céder. Ce sont des congés sans solde mais des congés. J'aime ma vie, résume-t-elle. On la croit. Elle a un petit air décidé et heureux, elle donne un baiser à son fils, sourit à son mari, content lui aussi.

Dans son métier, auprès des élèves, elle a acquis une compétence et de l'assurance, elle s'y prend bien et elle le sait. Elle aime ces jeunes en difficulté, à qui le hasard n'a pas fait de cadeau. Souvent, en se rappelant ses années de collège ou de lycée, elle croit sentir ce qu'ils éprouvent : les obstacles semblent insurmontables, le cerveau se bloque, frappe en vain contre sa limite, la panique gagne, les larmes coulent. Quand un élève pleure, Claire lui ouvre ses bras, le

serre contre elle et le console. Ne t'inquiète pas, lui dit-elle. Elle réexplique, montre à nouveau, encourage, félicite ou garde espoir. C'est bien, tu recommenceras demain. Elle affirme sa confiance. Comme ses élèves, elle a tendance à tout exprimer. Elle répond aussi à toutes leurs interrogations. À L'Embellie plus encore qu'ailleurs, le développement de l'élève passe avant la transmission du savoir. Claire a coutume de le dire brutalement : ici, il n'y a pas de réussite académique, il y a les réussites du cœur.

Les jeunes lui parlent de plus en plus, surtout ceux qui éprouvent des inquiétudes, qui se révoltent contre leur situation ou qui en conçoivent du chagrin. Pourquoi pas ? Faudrait-il leur intimer de se taire ? La directrice n'a pas donné de consigne à ce sujet. Claire se sent libre. Bien sûr elle respecte l'intimité et la sensibilité de chaque élève. Elle ne pose jamais de questions mais ne reste pas sourde à celles qui lui sont adressées. Quand Marguerite se confie, comment ne pas la reconforter ? Claire ne s'interdit pas de bavarder avec la jeune élève qui se désole. Plus tard, lorsque la direction ressortira "l'affaire", l'enseignante malmenée comprendra : J'aurais dû prétendre que ce sujet ne relevait pas de mes compétences et ne me concernait pas. J'aurais dû renvoyer Marguerite vers ses parents. Je l'ai fait, mais j'ai donné mon avis avant. Son sentiment lui était expressément demandé, Claire ne s'est pas défilée. Quelques années plus tard, elle dit : Je me suis montrée d'une totale naïveté, d'une innocence complète. Coupable ?

Elle devrait se taire ou prendre garde à ce qu'elle dit. Impossible cependant ! Sur le moment, le bon